

(Note de Lecture) Liêm Hoang-Ngoc "Le fabuleux destin de la courbe de Phillips. Les théories de l'inflation et du chômage après Keynes"

Olivier Allain

► **To cite this version:**

Olivier Allain. (Note de Lecture) Liêm Hoang-Ngoc "Le fabuleux destin de la courbe de Phillips. Les théories de l'inflation et du chômage après Keynes". *Economia - History/Methodology/Philosophy, NecPlus/Association Economica*, 2008, 40 (5), pp.1091-1096. <halshs-00319396>

**HAL Id: halshs-00319396**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00319396>**

Submitted on 8 Sep 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Depuis un demi-siècle, les politiques économiques évoluent au gré de l'interprétation donnée à la relation entre le chômage et l'inflation. C'est dire l'importance que revêt la courbe de Phillips, et l'intérêt tout particulier qu'il faut porter au livre de Liêm Hoang-Ngoc qui en retrace l'histoire et ouvre sur de nouvelles perspectives de réflexion.

Commençons par lever un doute. Le lecteur qui chercherait à comparer le destin de la courbe de Phillips et celui du personnage d'*Amélie Poulain* risque d'être déçu. Le *destin* qui intéresse ici l'auteur n'est pas celui qui est raconté dans le film de Jean-Pierre Jeunet, mais celui du film proprement dit, tel qu'il a été critiqué par une certaine presse l'accusant d'idéaliser une « France moisie », autrefois poujadiste, aujourd'hui lepéniste. On n'est plus face à une comédie mais face à ce que Liêm Hoang-Ngoc considère comme une tragédie. Or, la courbe de Phillips a connu un destin pareillement tragique. A l'origine, elle permettait essentiellement d'expliquer les difficultés rencontrées par les travailleurs pour obtenir des augmentations de salaire en période de chômage élevé. Mais, après différentes relectures de cette courbe, les travailleurs sont passés du rôle de plaignant à celui d'accusé. La courbe de Phillips vise désormais à les faire culpabiliser pour leur gourmandise et à les inciter à accepter rigueur et flexibilité.

Le premier objectif de Liêm Hoang-Ngoc est de raconter cette « histoire d'une bataille perdue par le travail face au capital » (p. 19). C'est ce qu'il fait en présentant les trois âges de la courbe de Phillips de façon claire et synthétique (l'ouvrage peut de ce fait constituer un excellent complément de cours pour des étudiants inscrits en Master, voire en Licence). Le *premier âge* correspond à la courbe originelle, c'est-à-dire à la relation établie par Phillips entre le chômage et la croissance des salaires et à son prolongement en une relation entre le chômage et l'inflation par Samuelson et Solow. Le *deuxième âge* est celui de la contre-révolution monétariste. Il repose sur l'hypothèse de rigidité du salaire nominal à court terme. Outre l'analyse de Friedman, l'auteur évoque l'interprétation de la nouvelle macroéconomie classique ainsi que les travaux des auteurs qu'il qualifie de « néo-keynésiens » en cela qu'ils adoptent le cadre monétariste tout en remettant en cause la capacité de l'économie à converger spontanément à long terme vers le taux de chômage naturel. La persistance d'un chômage élevé peut alors justifier le recours aux politiques conjoncturelles. Enfin, le *troisième âge* de la courbe de Phillips est celui des théories du chômage d'équilibre élaborées par les nouveaux keynésiens. Liêm Hoang-Ngoc rappelle les fondements microéconomiques de l'hypothèse de rigidité réelle (salaire d'efficience, modèle *insider-outsider*, hystérésis du chômage). Il présente ensuite les mécanismes et les principaux résultats du modèle WS-PS.

Bien sûr, cette présentation accorde une large part aux prescriptions de politique économique propres à chacun des trois âges de la courbe de Phillips. D'un côté, les politiques conjoncturelles ont laissé la place aux politiques structurelles du marché du travail pour lutter contre le chômage. De l'autre, les politiques de répartition des revenus visant à limiter l'inflation ont été remplacées par la politique monétaire d'une banque centrale indépendante. Une des qualités de l'ouvrage réside dans le recours à des exemples pour illustrer les réussites et les échecs des politiques économiques au cours des dernières décennies. On peut notamment souligner les deux encadrés qui donnent l'interprétation de l'auteur sur l'échec du monétarisme sous Margaret Thatcher et sur l'hystérésis du chômage en Grande Bretagne (tout en regrettant que ce même exercice n'ait pas été effectué pour la France). On retiendra surtout, en raison de leur originalité, les pages que Liêm Hoang-Ngoc consacre au néo-corporatisme des années 1960-1970. Il s'agissait, pour un certain nombre de gouvernements,

de s'inspirer du compromis « social-démocrate » suédois pour limiter les tensions inflationnistes en indexant les salaires sur les évolutions de prix et de productivité du secteur exposé (p. 64). L'effet attendu était un aplatissement de la courbe de Phillips (du premier âge), avec à la clé la possibilité de mettre en œuvre des politiques conjoncturelles pour baisser le chômage en limitant les répercussions sur l'inflation. En reprenant une étude de Tarantelli (1986), l'auteur montre que les pays qui ont réussi à instaurer ce type de compromis (pays nordiques, Allemagne, Japon...) ont obtenu de meilleurs résultats que les autres en matière d'inflation et de chômage, au moins jusqu'en 1983.

De cet exemple, Liêm Hoang-Ngoc tire une conclusion essentielle sur le plan théorique. La réussite du néo-corporatisme contribue à invalider les thèses monétaristes, à commencer par le diagnostic apporté à la stagflation qui découlerait, non d'un excès de création monétaire résultant de l'usage immodéré des politiques conjoncturelles, mais de l'incapacité à instaurer un compromis social permettant la stabilité de la répartition et limitant l'inflation. En d'autres termes, la stagflation n'aurait dû sonner ni le glas des politiques keynésiennes, ni le sacre du monétarisme.

Pourquoi en a-t-il été ainsi ? Comment expliquer le passage de la courbe de Phillips à son deuxième puis à son troisième âge ? Les réponses de Liêm Hoang-Ngoc ne sont pas entièrement convaincantes. Il aurait pu, par exemple, s'inspirer de la thèse défendue par Heilbroner et Milberg (1995) selon qui la science économique a pris un virage introspectif vers la fin des années 1960 en privilégiant l'analyse sur la vision, la rigueur scientifique sur la vérité<sup>1</sup>. Il préfère au contraire s'engager dans le procès des « évêques quantitativistes » (p. 73) de l'école de Chicago qui auraient eu pour mission de restaurer une économie de rentiers (p. 71). Certaines critiques adressées aux monétaristes nous paraissent ainsi inutilement polémiques (curieusement, les nouveaux keynésiens sont épargnés). Elles révèlent néanmoins un aspect central de la pensée de l'auteur pour qui les politiques économiques sont élaborées en fonction de la théorie dominante du moment. L'avènement d'un paradigme devient alors l'objet d'une lutte qu'il faut gagner pour façonner le monde à son idée.

Liêm Hoang-Ngoc s'inscrit clairement dans cette perspective. C'est pourquoi le second objectif de son livre vise à persuader le lecteur qu'il serait temps de passer au *quatrième âge* de la courbe de Phillips dont les fondements sont fournis par certains modèles postkeynésiens de répartition des revenus.<sup>2</sup> Le premier revirement opéré par ces modèles réside dans le fait que l'inflation n'est plus d'origine monétaire. Ceci s'explique par l'hypothèse d'une création monétaire endogène : la monnaie est créée pour financer la production et la demande globale, de sorte qu'il « ne peut pas y avoir (...) d'excès d'offre de monnaie vis-à-vis de la demande qui soit inflationniste » (p. 120). En outre, la concurrence sur les marchés des biens étant supposée imparfaite, les entreprises fixent leurs prix en appliquant un taux de marge sur leurs coûts unitaires. Dans ces conditions, les prix évoluent en fonction des coûts de production, notamment salariaux, et des taux de marge. L'inflation est alors d'origine structurelle ; elle dépend étroitement de la répartition fonctionnelle du revenu. Il est dès lors préférable de la neutraliser par une politique de revenu appropriée que par une contraction monétaire qui ralentit la croissance.

Si la répartition du revenu pèse sur l'inflation, elle pèse également sur l'activité et la croissance dans ces modèles où la propension à épargner les salaires est supposée plus faible

---

<sup>1</sup>. On pense notamment à l'ascendant pris par les anticipations rationnelles au détriment des anticipations adaptatives. Conjugée au besoin d'endogénéiser un « NAIRU qui bouge », les anticipations rationnelles ont certainement favorisé l'émergence des modèles WS-PS.

<sup>2</sup>. Voir l'épilogue de l'auteur ainsi que la postface rédigée par Marc Lavoie. L'importance accordée aux modèles postkeynésiens explique en outre pourquoi Liêm Hoang-Ngoc consacre un long chapitre, au début de l'ouvrage, à distinguer la révolution keynésienne de la macroéconomie de la synthèse.

que la propension à épargner les profits. Liêm Hoang-Ngoc se fait alors l'écho d'un débat qui oppose les modèles kaldoriens aux modèles kaleckiens. Pour les premiers, l'équilibre de l'économie correspond à la pleine utilisation des capacités de production.<sup>3</sup> Ce n'est pas le cas pour les modèles kaleckiens selon lesquels l'équilibre est compatible avec la sous-utilisation des capacités de production. Ces modèles supposent en outre que la répartition du revenu est donnée tant que le taux d'utilisation ne s'écarte pas trop du taux jugé « normal » par les entreprises. En revanche, les tensions inflationnistes réapparaissent lorsque les entreprises se rapprochent de la pleine utilisation de leurs capacités de production. A l'inverse, il faut attendre que le taux d'utilisation descende sous un certain seuil pour que la baisse de l'activité s'accompagne d'une désinflation. On voit donc se dessiner la nouvelle courbe de Phillips : identique à la courbe du premier âge à ses deux extrémités, mais présentant un plateau horizontal pour des valeurs « moyennes » de taux d'utilisation et de taux de chômage.<sup>4</sup>

En d'autres termes, tandis que les théories du chômage d'équilibre montrent un « NAIRU qui bouge » au gré des chocs structurels subis par le marché du travail, les modèles kaleckiens rendent compte d'un « NAIRU qui bouge » au gré des chocs conjoncturels subis par l'économie.

Certes, il s'en faut de beaucoup avant que ce quatrième âge de la courbe de Phillips s'impose dans la littérature économique. Mais c'est finalement à une ambitieuse inversion de perspective que Liêm Hoang-Ngoc nous propose de réfléchir. D'un côté, l'utilisation des politiques structurelles pour lutter contre l'inflation (et non plus contre le chômage). De l'autre, le retour aux politiques conjoncturelles pour lutter contre le chômage (et non plus contre l'inflation).

Olivier ALLAIN

Université Paris Descartes et Centre d'Economie de la Sorbonne  
[olivier.allain@univ-paris5.fr](mailto:olivier.allain@univ-paris5.fr)

Freedman C., Harcourt G.C., Kriesler P. (2004) « Has the long run Phillips curve turned horizontal? », in G. Argyrous, M. Forstater et G. Mongiovi (eds), *Growth, Distribution and Effective Demand : Alternatives to Economic Orthodoxy*, M.E. Sharpe, pp. 144-62.

Heilbroner R., Milberg W. (1995) *La pensée économique en crise*, Paris, Economica.

Kriesler P., Lavoie M. (2007) « The New Consensus on Monetary Policy and its Post-Keynesian Critique », *Review of Political Economy*, vol. 19, n° 3, pp. 387-404.

Tarantelli E. (1986) « The Regulation of Inflation and Unemployment », *Industrial Relations*, vol. 25, n° 1, pp. 1-15.

---

<sup>3</sup>. L'ajustement (en partant d'une sous utilisation des capacités) passe par une baisse endogène des salaires réels, une hausse de la propension à épargner et une hausse de la croissance ; ce qui fait dire à l'auteur que les modèles kaldoriens reposent sur les lois de la « science lugubre » (rigueur salariale et abstinence) énoncées par les modèles néoclassiques.

<sup>4</sup>. Voir notamment Freedman, Harcourt and Kriesler (2004) et Kriesler, Lavoie (2007).